

Le processus et la fonction de la rêverie chez Jean- Jacques Rousseau*

Banafcheh Sahih** (auteur responsable)

Doctorante en langue et littérature françaises à l'Université de Tabriz

Bahman Namvar Motlagh

Professeur, Université de Shahid Béhéshti

Résumé

Pour apercevoir comment Jean-Jacques Rousseau, au sein du malheur et dans une situation de proscrit, découvre le bonheur et reconquiert sa liberté dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*, nous étudions, par la phénoménologie de l'imagination, les intérêts et le processus d'une rêverie qui maintient le rêveur dans une conscience de tranquillité.

La rêverie rousseauiste est un produit de la solitude, un produit mixte de l'extérieur et de l'intérieur, des sensations et de l'âme. C'est une impulsion intérieure que le mouvement vu, entendu, perçu, d'une façon ou d'une autre, maintient. Certains objets et aspects du paysage favorisent la naissance de la rêverie, en assurent la continuité et le charme : tout ce qui tient à la végétation et l'eau.

L'affolante situation où les autres ont mis Rousseau, au lieu de le dépouiller de son indépendance, le change en une personne qui, s'évadant par l'imagination, la sensibilité et la mémoire dans la rêverie, peut réclamer totalement son indépendance. État de bonheur où le moi seul dirige le mouvement, la rêverie est un troisième temps qui efface le deuxième temps, celui de la servitude sociale et qui retourne à un premier état où le sentiment de l'existence occupe tout l'espace intérieur du moi. Elle rend au moi son être naturel et mène à une sensation unifiante et globale de l'univers entier.

Mots-clés: Rêverie, conscience, nature, imagination, sensation.

* **Date de réception:** 2013/12/12 **Date d'approbation:** 2016/06/30

** **E-mail:** violette282@yahoo.com

Introduction

Après l'interdiction de lire en public ses *Confessions*, Jean-Jacques Rousseau se rend de plus en plus certain que toute la société s'est unie contre lui en un grand complot. Il rédige les trois *Dialogues* intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*, dernier effort pour communiquer néanmoins à la postérité une image exacte de lui-même. Ayant été déçu cette dernière fois et cessant enfin de se faire comprendre par les hommes, il se résigne et trouve la paix dans la retraite et l'oubli des hommes.

Les dix « *Promenades* » des *Rêveries du promeneur solitaire* forment une sorte de journal des pensées et des rêveries de Rousseau pendant ses promenades dans les derniers temps de sa vie. Écrites pour lui-même, son progrès moral et son plaisir, ces « *Promenades* » varient de l'apaisement à une angoisse que l'auteur reconnaît, quand elle apparaît, comme pour mieux la surmonter. Elles expriment un effort conscient pour se connaître.

Touchant légèrement à la correspondance baudelairienne, Rousseau compare le paysage qu'il a sous les yeux à l'état de son âme. Il analyse le pouvoir de l'eau sur son cœur et chante d'une manière poétique le règne végétal, lieu de choix, celui de l'accord sensitif entre l'âme et la nature. Il se met à aimer les êtres vivants qu'il voit autour de lui. C'est justement le langage touchant des *Rêveries* qui nous a incités à les étudier à l'aide de la phénoménologie de l'imagination.

La phénoménologie de l'imagination se consacre, selon Gaston Bachelard, à l'éclaircissement de la prise de conscience d'un sujet fasciné par les images poétiques. Elle considère l'image poétique dans son entité propre, comme une nouvelle entité du langage qui, dans sa nouveauté, cherche à avoir une existence future dans le langage. La phénoménologie de l'image nous invite à prendre part à l'imagination créante, à vivre l'intentionnalité poétique parce qu'elle veut mettre au présent la prise de conscience. Toute prise de conscience étend l'âme et renforce la cohérence psychique. La rêverie poétique, une rêverie qui s'écrit ou qui espère être écrite, devient donc le domaine de notre étude et nous tâchons d'indiquer son caractère positif.

Nous voulons en effet apercevoir comment Rousseau, au sein du malheur et dans une situation d'exilé, découvre le bonheur dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*. En recourant à la phénoménologie de l'imagination, nous étudions le processus et les intérêts d'une rêverie qui maintient le rêveur dans une conscience de tranquillité. Pour ce faire, nous commençons par une comparaison entre la société et la nature afin de faire remarquer l'état favorable à la rêverie. Nous étudions ensuite le procès que la rêverie suit pour accomplir sa fonction.

L'état de société et l'état de nature

« Pris dans son état de nature, l'être humain [...] est en proie à la *sensation pure* [et] actuelle » (Poulet, 2006, p. 201). Cet homme-enfant qui est l'homme primitif lui-même, ne discernerait aucun objet hors de lui : il n'y a donc aucune opposition objet-sujet. Selon Rousseau, le sentiment de l'existence ne se manifeste pas par la sensation seule, mais « par une *action* » (*Ibid.*, p.203), par une utilisation de toutes les parties de nous-mêmes. L'homme est libre d'accepter l'ordre de la nature ou d'y résister.

Il n'y a pas de volonté autonome sans conscience d'un choix. Or, Rousseau constate que l'être primitif est libre avant même d'avoir fait un acte intentionnel. Dans un monde où l'existence générale et l'existence singulière ne font qu'un dans la sensation pure, la liberté et l'action, d'un côté, la connaissance et la volonté d'un autre côté, ne nécessitent pas les unes les autres : le sentiment de l'existence est aussi unique.

De l'état de nature, l'homme entre dans l'état de société où le moi connaît un non-moi, où la relativité et le temps dominant. L'union fondamentale qui existait jadis entre la nature et lui, va se remplacer par une opposition de plus en plus intense. Lieu d'une perpétuelle confrontation imaginaire des Moi, la ville exige de chacun de déranger l'autre, pour ne pas être soi-même dérangé. L'homme social, est toujours à l'écart de lui-même et obtient de la seule opinion d'autrui le sentiment de sa réalité.

Le sentiment du temps qui s'écoule, devient le symbole de l'être qui se cherche et qui s'enfuit constamment de soi-même. Le moment

présent est l'espace du manque et ainsi de la peine et de l'infortune. Maintenant, l'avenir se fait attendre, dans la mesure où on souhaite le voir se substituer au présent inapaisé. Le passé n'est plus seulement considéré comme un élément de comparaison, mais comme un thème de remords. Dans la perception temporelle de Rousseau, se fait remarquer l'effet d'une imagination épouvantée. L'imagination est la capacité de vivre par l'esprit dans le passé ou dans le futur, de toujours sortir du présent.

Or, se promenant au milieu de la forêt primitive, dans une immensité et une durée identiques, l'homme de la pure nature est partout à sa place. Ainsi Rousseau, dans ses *Rêveries*, tente de recouvrer son être naturel sur une société factice et asservissante. Il s'efforce de découvrir la nature partie par partie parce qu'il l'aime globalement. Le sentiment pour la nature, sentiment filial, est en effet à l'origine de tous les sentiments.

La nature évoquée par Rousseau dans ses *Rêveries* est plutôt un paysage doux et agréable, le bord d'un lac avec ses eaux fraîches et ses bouquets de plantes. Il cherche dans la contemplation et l'analyse de la nature, un soulagement aux persécutions de la société. En outre, la nature est indispensable pour son inspiration. Elle devient dès lors, pour Rousseau, une occasion de rêveries.

C'est plutôt Jean-Jacques qui épanche ses déceptions comme ses espérances dans la nature qui ne peut que lui retourner ce qu'elle reçoit. L'état de rêverie est donc un état intime. Ce que Rousseau recherche dans la nature, c'est la tranquillité d'âme que lui procure un lieu inexploité où rien ne lui rappelle les hommes. Il aime moins à décrire ce qu'il a observé pendant ses promenades que ce à quoi il a rêvé. L'objectif de ses promenades solitaires est donc d'offrir à son âme l'occasion de s'éloigner du réel pour ces délectables promenades dans l'imaginaire.

Les lieux qui ont préservé la rêverie, se reconstituent dans une nouvelle rêverie. Toute notre vie, en nos rêveries, nous y retournons. Pour faire l'analyse ontologique de notre être, nous devons supprimer les relations sociales de nos grands souvenirs et rejoindre nos rêveries dans les espaces de nos solitudes. Un simple rappel suffit pour qu'on

retrouve ces valeurs de refuge et de familiarité parce qu'elles sont profondément gravées dans l'inconscient.

L'habitation est un ensemble d'images donnant des motifs de stabilité au rêveur. Une maison à racine universelle, qui est devenue un être de la nature et qui est reliée à la montagne et aux eaux, nous encourage à de grandes rêveries infinies. Pour l'imagination, tout endroit retiré où l'on aime à se replier sur soi-même, est une solitude, c'est-à-dire l'origine d'une maison.

La solitude insulaire est principale pour Rousseau. Son imagination transforme les coins de terre auxquels il reste attaché et où il a ressenti l'intégrité du bonheur, en îles, préservées par la barrière des eaux, rendues sacrées par l'isolement et la distance. Peu importe que l'île soit inscrite sur la carte de la terre ou qu'elle corresponde à un endroit imaginaire ; elle évoque à l'âme de Jean-Jacques l'approche de l'état de nature ou de l'âge d'or. Par l'union harmonieuse qu'elle établit entre la terre, la végétation et l'eau, l'île rappelle le souvenir d'un monde enclos où l'âme respire encore l'air doux et pur des genèses.

La solitude et le resserrement de l'être

Rousseau cherche dans ses *Rêveries* la connaissance de soi la plus profonde et la plus claire. Toutefois, si la rêverie est une quête du moi, elle n'en est pas moins forcément associée, si ce n'est dans son essence, du moins dans son évolution, à une observation continue de son rapport à autrui. Rousseau relate de quelle manière il est arrivé à être repoussé par tous les hommes, comment ce rejet lui a peu à peu fait prendre le parti du renoncement où se trouve le vrai repos. Il ne passe donc par autrui que pour mieux atteindre son moi.

Pour parvenir à un état où il ne jouit que de sa propre existence, une certaine activité est nécessaire, une activité qui vient rejeter tout ce qui est extérieur à soi. Sur l'île de Saint-Pierre, l'activité par laquelle Rousseau dit s'être trouvé dans cet état de bonheur, est celle de la rêverie. Le promeneur a un goût fort pour la solitude. La nature devient un abri pour lui qui veut parfaire sa connaissance de lui-même en réfléchissant sur la botanique.

La description des plantes est commandée par son imagination pour lui transmettre des images et pour lui faire rêver. La graine d'une

plante est une vivacité concentrée, le chaleureux confort aimé de l'homme, qui fait passer l'image de la position d'image vue à la position d'image vécue. Elle présente la chaleur vitale. Cette profondeur chaleureuse devient la source de toutes les images. Le petit peut ouvrir un monde nouveau qui, comme tous les mondes, contient en soi les marques de grandeur.

Un noyau, comme une île circulaire, est un foyer dynamisé qui comprend tout l'univers. L'image change d'ampleur et le rêveur, devenant l'être de son image, en assimile toute l'étendue. Tout un monde s'exprime doucement : toutes les fleurs parlent ; tous les oiseaux chantent. De telles images, vraies images absolues, tirent leur essence de l'énoncé poétique. C'est le pur désir d'exprimer qui les crée dans une liberté d'être, quand on écoute, dans la nature, tout ce qui ne peut pas parler.

La souffrance de Rousseau se termine dans ses *Rêveries* en dédain pour les hommes. L'amitié idéale à laquelle aspirait Jean-Jacques, ne se trouvait que dans ses songes. Dans la « *Huitième Promenade* », il indique comment l'amour-propre, en dispersant son être obsédé par les jugements des autres, l'empêchait d'être soi et de s'unir à la nature. Il indique comment il lui a fallu interrompre les rapports extérieurs et renoncer aux confrontations pour retourner dans l'ordre de la nature et se libérer de l'assujettissement du jugement. Par la rupture avec le monde extérieur, un mouvement orienté vers le noyau de l'être, fournit une parfaite joie, le moyen de redécouvrir le monde intérieur. Se resserrer, c'est retrouver le moi.

Dans l'existence temporelle, l'esprit humain a trop envie de partir par l'imagination et l'exaltation en dehors de son champ. L'effondrement dans le temps a troublé la pure sensation qui naissait dans l'actuel. Il faut ramener, d'une manière inverse, toutes les puissances de notre être à notre saisie de l'âme dans l'instant présent. Dans cette réunion de toute l'âme pour se sentir exister, une frontière distincte entre le moi et le non-moi se révèle au moins provisoirement. Le sentiment du moi ne jaillit plus qu'après une distinction, une élimination du non-moi. Le sentiment devient conscience.

Selon Rousseau, la voie du vrai bien-être consiste à équilibrer la capacité et la volonté. Cette disposition fait donc preuve d'intervention

simultanée et totale de tout ce qui constitue le moi, pour l'aider à être. Alors, dans ce rassemblement de toutes les forces, un accord s'instaure : l'âme perçoit son harmonie, sa stabilité et sa perfection. L'observation intérieure lui prouve que la source du bonheur est en lui-même et ne dépend pas des hommes. En d'autres termes, il apprend que le pur bonheur de la vie est celui de la conscience d'exister. À la reconnaissance du moi se lie une redécouverte semblable de la sensation pure.

La nécessité sensorielle et l'âme expansive

De l'unité de la sensation et du sentiment dans un moment indivisible, provient une impression de satisfaction parfaite. Tout désaccord entre le moi et le non-moi est disparu et il ne reste plus qu'à jouir d'un bonheur sans passion. L'eau, en particulier, aide l'imagination dans l'intériorisation et l'harmonisation car elle assemble les images et fond les substances.

Le plus célèbre et le plus circonstancié des moments d'inspiration chez Rousseau, est ainsi le moment du lac de Bienne où l'âme ne rejoint pas seulement la perfection humaine originelle, l'état d'innocence, mais elle avance aussi jusqu'à un état presque divin : « Tant que cet état dure, on se suffit à soi-même comme Dieu » (Rousseau, 2001, p.113). Car, même dans l'instant actuel, la délivrance du temps n'est pas encore absolue ; plus haut, se situe la région de l'intemporalité pure, qui est celle de l'éternité divine.

« [L'âme s'isole] dans la totalité de l'univers ! [...], l'effort de rétrécissement aboutit finalement à son contraire, à un mouvement d'expansion. Dès qu'en effet le sentiment du moi est retrouvé par l'identification avec la sensation pure, rien n'empêche d'étendre ce sentiment à la sensation la plus vaste possible ; rien n'empêche de se retrouver dans la sensation de l'univers entier. L'absence de toute succession et de toute conscience du temps renforce démesurément ce mouvement d'expansion spatiale. Toutes les Rêveries sont pleines de ces diffusions du moi dans l'étendue sentie » (Poulet, 2006, pp.218-219).

La pensée de Rousseau a donc suivi un cercle. C'est pour échapper à l'action troublante et pénible de son imagination qu'il s'était éloigné

de l'avenir infini. C'est l'imaginaire lancé dans le futur qui est la cause de l'angoisse ; l'imagination peut porter remède aux lacunes du réel en inventant le royaume des songes, mais elle est impuissante devant les hallucinations qu'elle se fait, incapable de contrôler son agitation et désarmée par la vigueur de son délire. Il s'est donc borné au présent restreint. Or, ce présent restreint, limité à la sensation pure, devient infini à son tour, devient toute l'étendue, aspire même au-delà à une autre extrémité. Ainsi, l'imagination écartée du futur, se refait dans le présent une immense résidence. C'est que le transport panthéiste de Rousseau n'est pas un état d'inertie absolue. Il y a un engagement efficace de l'âme dans la contemplation. Sentir s'associe à un élan.

Pour l'imagination créatrice qui se sert des modèles naturels, un narcissisme universel prolonge donc naturellement le narcissisme personnel. Il y a des rapports réciproques entre le monde observé et l'âme observatrice. Le véritable résultat de la rêverie d'infini est la conscience d'élargissement. L'infini est attaché à une sorte d'extension d'âme que la vie réprime, mais qui recommence dans la solitude ; il est en nous.

En contemplant les merveilles de l'univers, l'homme voit le fond de soi-même. Il dépasse l'espace en y prenant conscience de son existence. L'immense silence de la campagne facilite la rêverie. En vivant l'immensité, le rêveur se dégage de ses embarras, de sa propre charge. Même si un espace est empreint de tristesse, dès que cette sensibilité est exprimée, elle s'atténue et ne peut plus nous confiner car l'espace poétique a des qualités expansives.

Rousseau explique que sa sérénité trouve son principe dans sa sujétion à l'exigence surtout sensorielle. Le mouvement communicatif dans la société diffère du mouvement expansif au sein de la nature en ce qu'il n'est pas directement lié aux sens. Les deux mouvements se réunissent en ce que, dans les deux situations, Rousseau comble de son petit être des objets qui sont extérieurs à son moi. Mais, si le mouvement expansif au sein de la nature implique une disparition de la notion d'individualité, le mouvement expansif dans la société provoque une métamorphose et une déformation de son moi.

Par le travestissement du regard d'autrui, Rousseau devient un être épouvantable. Il est évident que les répercussions de cette aliénation du moi sur son caractère contrastent avec le calme ravissant ressenti lors de sa prise de conscience au sein de la nature. Avant de surprendre l'objet de l'intrigue de ses contemporains, Rousseau ne trouvait ni bonheur ni tranquillité dans le succès social dont il profitait.

Seul dans la nature, il ne pouvait se sentir à côté des objets qu'il apercevait, car le débordement de son amour-propre les cachait des obsessions qu'il se faisait pour la faveur de ses contemporains. À cet égard, la découverte de l'intrigue comporte un avantage, car elle permet à Rousseau de devenir conscient de la condition d'assujettissement à laquelle les inclinations expansives de son âme le rendent fragile.

Ainsi, pour mieux régir ses inclinations expansives, il tend à reconduire son amour-propre dans les bornes de la nature. En effet, lorsqu'il restreint son amour-propre à l'exigence sensorielle dans la nature, il recouvre la liberté. En serré dans l'être, il faut donc s'en dégager et dès qu'on s'en est dégagé, il faut y revenir car tout est enchaîné dans l'être. Le monde extérieur peut remplir le vide de notre âme d'espaces potentiels bien imagés.

La rêverie serait en effet une solution présentée à l'homme pour regagner une place perdue et une cohérence dénaturée. Le péché initial devient chez Rousseau l'égarement social, l'inconvénient de la culture, qui le détache de la nature et de son moi authentique. Il dénonce l'infini trompeur du désir, auquel il oppose ensuite la vraie immensité de sa relation à ce qu'il appelle le grand Être, créateur de cette nature qui le transporte et qui assure la rêverie conforme à ses besoins intérieurs.

Lorsqu'il se livre avec chaleur à ses songes, toute obligation extérieure s'allège jusqu'à sa suppression. Dans la rêverie cosmique, le rêveur est le sujet contemplatif et l'univers en est l'objet contemplé. Le rêveur réside en un état antérieur à la perception car il imagine et voit d'une autre façon ; il est le centre d'un univers splendide qu'il voit ainsi. Dans la rêverie solitaire, il n'y a pas d'écart entre le rêveur et son monde. Quand on apprécie le monde, on commence à le magnifier et

on pénètre ainsi le monde de la parole. Un nouveau rapprochement entre le monde et son rêveur se fonde et le rêveur n'est plus seul dans sa rêverie poétique, une rêverie qui s'énonce. Plutôt que de dépeindre les phénomènes du monde, le poète les loue. Pour le comprendre, il faut alors au préalable le louer.

Dans un ouvrage intitulé *La poétique de la rêverie*, Bachelard montre que le cogito du rêveur se constitue au cœur de son moi rêveur car il est actif dans sa rêverie et en a une certaine connaissance même quand il s'éloigne de la réalité, du temps et de l'espace. Le poète, notamment, pour pouvoir écrire sa rêverie, est nettement conscient de rêver. Et l'analyse phénoménologique est, en particulier, liée à toute prise de conscience. La conscience imagine et garde ses images dans une instantanéité totale. L'âme du rêveur se forme par ses images qui la raniment et sa ranimation se présente en un cogito.

Malgré les mirages, c'est un état effectif et bénéfique. Il y a alors des finesses ontologiques dans la rêverie et le rêveur suscite une impression de nouveauté. Les êtres glorifiés parviennent à « une nouvelle dignité d'existence » (Bachelard, 1960, p. 134). « La rêverie poétique est toujours neuve devant l'objet auquel elle s'attache. D'une rêverie à une autre, l'objet n'est plus le même, il se renouvelle et ce renouvellement est un renouveau du rêveur » (*Ibid.*, p.135). L'homme du songe attribue son âme aux choses et développe sa propre existence. Il y a un accueil mutuel entre lui et l'univers. « Le *cogito* de la rêverie s'énoncera ainsi : je rêve le monde, donc le monde existe comme je le rêve » (*Ibid.*, p.136).

Pour sentir la puissance, l'homme aimerait se rapprocher du monde. Selon Bachelard, « toutes les rêveries constructives [...] s'animent dans l'espérance d'une adversité surmontée » (Bachelard, 1942, pp. 181-182) et « pour bien *projeter* la volonté, il faut être seul » (*Ibid.*, p. 191). Le véritable calme de l'homme, qui le rend irrésistible devant l'ennemi, est le calme obtenu sur soi-même contre la fureur : ce que Rousseau réussit enfin à gagner.

L'imagination et la mémoire

L'imagination est d'abord décrite par l'influence permanente qu'elle pratique sur les autres facultés humaines. Elle est par essence

forte et fervente, toujours associée aux poussées du désir, toujours sollicitée par la tentation de forcer tous les barrages et d'êtreindre l'infini. L'activité fervente et extensive de l'imagination se traduit par les images du feu et des ailes.

Le solitaire est disposé plus que tout autre à s'imaginer un monde de compagnons fantastiques avec lesquels il vit dans ce monde ou dans quelque monde paradisiaque. Rousseau a été ému de sentiments imaginaires avant d'éprouver des sentiments suggérés par des êtres réels, car ses lectures, qui lui ont pourvu des modèles, l'ont convaincu de l'excellence de l'univers imaginaire. C'est ce que Bachelard aussi certifie à propos de la rêverie qui précède la contemplation et l'expérience.

L'acte spécial de l'imagination est de faire persister le possible, de lui consacrer la crédibilité et la solidité dont il a besoin pour avoir les marques d'une vérité spirituelle. La formation d'un univers fictif se prépare à l'intérieur d'un réseau mental, investi d'une réalité transcendant celle des êtres et des objets ; création subjective, elle réussit à reprendre le rang de la véracité, suppléant l'instabilité de l'humain par la constance.

L'imagination est dominée, dans sa nature et sa fonction, par l'équivocité. Elle peut devenir aussi nuisible que bénéfique, aussi tourmentée que gaie, en ce sens qu'elle enchante l'homme en le délivrant des exigences temporelles, spatiales et sociales ; et qu'elle le déçoit également par l'activité fantasmatique qu'elle déroule, en lui insufflant l'anxiété.

Le danger de l'imagination se situe dans sa puissance même de dilatation, dans son désir immuable d'empiéter sur l'avenir et de s'épanouir dans l'espace car elle peut produire la crainte du néant ou inciter la confusion du moi, perdu loin de son noyau. Tandis que l'imagination mémoriale embellit la joie passée, l'imagination prévoyante conçoit des périls, des obstacles et des hallucinations.

C'est pourquoi Rousseau décide à l'île de Saint-Pierre de se plaire à des divertissements qui condensent l'ampleur de l'imaginaire : la botanique, la promenade et la rêverie insulaire ont la propriété d'insérer les aspirations de l'écrivain dans une atmosphère limitée, de retenir leurs mouvements trop ardents et risqués.

Même la réflexion de Rousseau se fixe dans la rêverie. Tous ses ouvrages, des *Discours* au *Contrat social*, remplacent le monde réel frustrant par un monde neuf donnant un modèle d'indépendance et de bonheur. La rêverie est un relâchement de l'esprit qui se conduit sans distraction ni barrage. En contradiction avec la réflexion et avec l'analyse qui sont des fonctions mentales acquises, la rêverie laisse l'esprit retrouver quelque chose de son activité originelle et naturelle, en deçà des obligations de la logique et des soucis habituels.

Il s'agit en effet d'une étendue transitoire dans laquelle la réalité est renouvelée par le pouvoir de l'imaginaire. Par rapport à l'instant de la rêverie, un intervalle inévitable sépare Rousseau de la circonstance privilégiée qui est retracée. Ainsi le ravissement de l'île Saint-Pierre n'est-il remémoré que douze années plus tard. Tout l'effort de Rousseau est de conserver une connexion permanente entre la rêverie première et la rêverie seconde. C'est cet espace intermédiaire, ces déplacements entre le fait initial et sa réapparition continue que nous signalons par le terme d'étendue transitoire.

Maître et non plus proie de la coupure occasionnée par le temps dramatique, Rousseau sait jouir du temps. Il défend la formation de cet espace intermédiaire de la rêverie par une référence à un état de désarroi, une émergence probable de l'anxiété. Il semble donc que la rêverie agit pour Rousseau comme un espace intermédiaire entre la vérité intime et la réalité externe, étendue sans laquelle la conscience ne pourrait connaître la cohérence de son être.

Dans les faits transitoires, l'impression de l'expérience vécue est essentielle et évidente. C'est à ce type de connaissance que nous conduit Rousseau quand il établit un domaine qui franchit la distinction dedans/dehors, un domaine dans lequel le problème moi/non-moi ne surgit plus. Cette recherche de l'indifférenciation est la tâche même de la rêverie.

Il faut en outre remarquer que « l'état contemplatif chez Rousseau peut être à la fois l'état *simple et permanent* [...] et un état de crise qui ne peut durer » (Poulet, 2006, pp. 220-221).

« Si, d'une part, dans sa sensation pure le moi trouve le sentiment de son existence, la perfection même de ce sentiment engendre en lui quelque chose de plus que ce

qui le compose : une jouissance, la conscience de la beauté, un élan d'amour qui s'élève vers un ordre plus haut, dont la nature est le symbole. Le moment d'équilibre, auquel la parfaite conjonction de la sensation et du moi donnait une valeur d'éternité, est dépassé par l'excès même du bonheur qu'il procure, par la qualité même de la pensée qu'il éveille. Dépassé, il n'est donc plus présent. Il est laissé en arrière : " Ah ! si ce feu sacré pouvait durer, si ce noble délire animait notre vie entière¹ " mais un feu ne peut " durer ", précisément parce qu'il est " feu " [...] « [...]

« Vivre dans le présent, dans ces moments présents d'extases isolées, [...], c'est donc ne vivre que par instants détachés, entre lesquels s'étendent de grandes zones neutres. Ce n'est pas résoudre le problème du temps, mais seulement d'une partie splendide mais infime de ce temps qui constitue l'existence. Dès lors, si le futur est exclu, si le présent n'est que de façon intermittente et fortuite, [l'âme établit sa demeure favorite dans le passé] » (Ibid.).

Ne trouvant plus dans son imagination épuisée par les ans la capacité de divertissement qu'elle lui proposait jadis, Rousseau s'abrite dans ses souvenirs brillants et relève la beauté d'une vie qu'il idéalise. Il satisfait bien le présent avec les images gracieuses du passé : images du bonheur dont il se délectait à l'île de Saint-Pierre où il s'était réfugié en 1765, attrait de l'herborisation, plaisirs purs de la charité (distribuer des pommes aux petits Savoyards, aider un invalide, gâter de jeunes pensionnaires...), souvenir touchant de son séjour aux Charmettes (1731-1740) et de sa première rencontre avec Madame de Warens où est déterminé son sort.

Comme un enfant, il fait l'expérience d'une rêverie naturelle de solitude, une rêverie universelle, et se sent fils de l'univers, loin des agitations du monde humain. C'est ainsi qu'il y a une correspondance entre les solitudes du rêveur et celles de l'enfance. Leurs rêveries ne sont pas uniquement des rêveries d'évasion ; ce sont des rêveries de prospérité. Et grâce à ses rêveries poétiques, le poète renouvelle en lui

l'âme des solitudes émancipatrices. C'est qu'il existe en effet un centre immuable d'enfance toujours active dans l'âme de l'homme.

« Dans toute rêverie, même celle qui nous prend dans la contemplation d'une grande beauté du monde, nous nous trouvons bientôt sur la pente des souvenirs ; insensiblement, nous sommes ramenés à des rêveries anciennes, si anciennes soudain que nous ne pensons plus à les dater. [...] Nous rêvons en nous souvenant. Nous nous souvenons en rêvant » (Bachelard, 1960, p. 87).

Ce passé n'est pas figé car nous nous servons de la fusion de l'imagination et de la mémoire et nous revivons notre passé. Pour composer la poétique d'un passé recréé dans une rêverie, il faut alors assigner aux souvenirs leur valeur d'image. La rêverie vers notre passé paraît raviver des éventualités imaginées qui ne se sont pas réalisées. C'est là précisément que se trouve l'avantage de la rêverie à l'âge vieillissant. La mémoire-imagination nous fait aussi traverser des moments où rien ne se survenait, où l'âme rêveuse surpassait toute langueur.

La rêverie des heures de détente, pour être avantageuse, doit être gardée par une conscience de tranquillité et cette conscience de rêverie en augmente le bénéfice. Dans la lente écriture, surtout, les souvenirs passés se déploient et la paix de la vie passée récompense le poète. Grâce à l'union des rêveries et des souvenirs, les *Rêveries du promeneur solitaire* dissolvent le temps écoulé et restituent la plénitude de l'âme.

Pour Rousseau, l'authenticité de la mémoire des sentiments est absolue car le souvenir d'un sentiment est encore un sentiment et le sentiment ne ment jamais. Ainsi, par le souvenir affectif, Rousseau acquiert une connaissance complète de son moi. Or, pour se présenter, l'expérience de la mémoire affective demande l'assistance de la sensation. Partout, à chaque instant, le contact avec un signe mémoratif (herbier, texte) peut faire recouvrer un ancien état d'âme. Mais encore faut-il qu'à ce signe soit lié un état d'âme. C'est de la qualité du sentiment qu'à sa naissance, la sensation tenait sa splendeur ou son éclat et c'est avec elle qu'elle sera revécue.

Conclusion

Rousseau présente la bouleversante condition où les autres l'ont placé comme une fatalité violente, mais aussi comme le déclenchement sacré d'une activité introspective, comme un doux établissement de la conscience au fond du moi. Ainsi, « la persécution qui voudrait [le] déposséder de [son] autonomie, [le] transforme tout au contraire en un sujet qui peut revendiquer pleinement son autonomie » (Tripet, 1979, p. 72) en s'évadant par l'imagination, la sensibilité et la mémoire, dans la rêverie.

La rêverie, situation de bonheur où le moi seul dirige le mouvement, est à la fois une troisième phase et un retour à une première phase. Ce retour représente le caractère circulaire de la vie et de l'être. Quand on saisit les images oniriques en leur instantanéité et que l'on est entièrement dans l'essence de leur expression, on se concentre sur soi-même et assure profondément son être. L'état primitif de ces images aide Jean-Jacques à s'accorder à lui-même une disposition originelle selon l'ordre de la nature.

Le rôle de la rêverie consiste donc à faire disparaître le deuxième temps, celui de la soumission sociale. Entre moi et le bien-être initial, la mémoire offre ses interventions car la rêverie peut être le souvenir d'un moment. Étant donné que la sensibilité et l'imagination de Rousseau ont décliné avec l'âge, le souvenir de ses rêveries passées reste encore comme ouverture à cet état joyeux.

Le soulagement de l'angoisse se déclare dans les *Rêveries* par l'organisation d'une série de tactiques consolatrices (se promener, rêver, écrire et herboriser) responsables de stabiliser l'image du moi à travers la rêverie. La rêverie rousseauiste pourrait être définie de cette manière : C'est un fruit de la solitude, une production combinée du dehors et du dedans, des sensations et de l'âme, source de la sensibilité et réserve de souvenirs. La rêverie, selon Rousseau, est salutaire ; en elle, le moi se redécouvre, un moi que la nature a rendu à lui-même.

La rêverie est une impulsion interne que le mouvement vu, entendu, saisi, d'une façon ou d'une autre, nourrit. Certains objets et perspectives appuient le commencement de la rêverie, en soutiennent la persistance et la beauté : tout ce qui tient à la végétation (arbres,

ombrages, feuilles, fleurs) et l'eau qui est indispensable. L'eau, germe et substance intarissable de toute vie, dont les plantes tirent leur force, symbolise la rêverie elle-même, fluide où pensées et images s'interpénètrent.

Au fond de la rêverie, quand les sensations périphériques s'affaiblissent, quand les images disparaissent, quand les sentiments se fondent dans une atmosphère uniforme, le sentiment de l'existence remplit tout l'intérieur du moi. À la limite, cette rêverie aboutit à une sensation unifiante de tout l'univers, et à l'intuition d'un surpassement possible. Elle conduit l'homme à l'univers et lui permet de progresser au-delà du dualisme. Selon Marcel Raymond, « être, ou exister, c'est sentir² » chez Rousseau, philosophe dit sensualiste. Il est, dans le domaine de la rêverie, le grand maître de la sensibilité moderne.

Notes

1. Cité par Georges Poulet, *Études sur le temps humain*, vol. I, Pocket, 2006, p. 221.

2. Cité par Michel Coz et François Jacob, *Rêveries sans fin, Autour des Rêveries du promeneur solitaire*, Paradigme, Orléans, 1997, p. 105.

Bibliographie

BACHELARD Gaston, *La poétique de la rêverie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1960.

BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, Paris, 1957.

BACHELARD Gaston, *L'Eau et les Rêves*, Librairie José Corti, Paris, 1942.

COZ Michel & JACOB François, *Rêveries sans fin, Autour des Rêveries du promeneur solitaire*, Paradigme, Orléans, 1997.

EIGELDINGER Marc, *Jean-Jacques Rousseau, Univers mythique et cohérence*, Éditions de la Baconnière, Neuchâtel (Suisse), 1978.

POULET Georges, *Études sur le temps humain*, vol. I, Pocket, Paris, 2006.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Rêveries du promeneur solitaire*, Librairie Générale Française, Paris, 2001.

TRIPET Arnaud, *La Rêverie littéraire, Essai sur Rousseau*, Librairie Droz S.A., Genève, 1979.